

## AVIS DE RECHERCHE (suite)

## 1 FICHE DOUTEUSE

## VERNAY JOSEPH

L'Echo Paroissial date sa mort au 22 juin 1915 et indique qu'il était Sergent au 159ème Régiment d'Infanterie. Une fiche existe bien au nom d'un sergent VERNAY JOSEPH, né à Souzy le 1er mai 1890, "tué à l'ennemi" à Souchez (Pas de Calais) mais le 16 juin 1915. Mort enregistré à Lyon 7°, le 11 juin 1918. Pourquoi figure-t-il sur les monuments aux morts de St-Sym ?

## 3 FICHES INTROUVABLES

## BEAU BARTHELEMY

Mort le 16 novembre 1917, d'après l'Echo. Grade : caporal au 216ème R.I.

## COY FIRMIN

Mort le 25 septembre 1916 d'après l'Echo, il appartenait au 120 R.I.T. Marie Grange, sa voisine d'en face, parle de sa mort de maladie à Marseille. Sur sa tombe, ne figure pas la mention "Mort pour la France."

## MATHELIN JEAN CLAUDE

D'après l'Echo Paroissial, il est mort le

27 février 1917.

Marie Grange évoque sa mort à St-Symphorien, suite à une maladie qu'il avait contactée alors soldat travaillant à l'Arsenal. Renvoyé chez lui, -donc probablement démobilisé- il mourut ensuite des suites de cette maladie.

## POUR LES FICHES INCOMPLETES

Si vous êtes de la famille, vous n'aurez aucune difficulté à en obtenir une complète.

## POUR LES AUTRES

Avez-vous des informations ? ■

31 DECEMBRE 1919

NICOLAS PERRET

## LE MAIRE ENREGISTRE LE DECES

Madame Berne nous a communiqué une photocopie de la transcription de l'acte de décès de Nicolas Perret effectuée le 31 décembre 1919 sur les registres de la Mairie de St-Symphorien-sur-Coise par son maire, Jean-Baptiste Marie Loste.

Nicolas Perret, d'après un courrier de Marie Grange du 25 octobre 1914, avait été blessé et fait prisonnier : "Madame Perret-Bouteille de la Guilletière a enfin su des nouvelles de son mari. Elle n'en avait plus depuis le 9 août. L'agence de Genève à qui elle s'était adressée lui a enfin répondu que son

mari était blessé et prisonnier à Haugsbourg (il me semble que c'est ce nom-là). Blessé à la cuisse, au bras et à la bouche."

Après l'Armistice du 11 novembre 1918, il a donc dû être libéré et remis aux autorités françaises. Mais toujours blessé, il a été soigné à l'Hôpital auxiliaire n° 63 de St-Genis-Laval (Rhône) où le maire de cette ville va dresser son acte de décès, deux heures après sa mort, le 28 avril 1919. Voici donc la retranscription intégrale de son enregistrement sur les registres de St-Symphorien ■

N° 68

PERRET Nicolas

Transcription

31 décembre - 24 ans

"Mort pour la France"

Extrait des Registres de l'Etat-Civil de la ville de Saint-Genis-Laval. Le vingt-huit avril mil mille neuf cent dix-neuf, treize heures, est décédé Hôpital auxiliaire n°63, Nicolas Perret, soldat au 158ème Régiment d'Infanterie, né à Pomeys (Rhône) le premier juillet mil huit cent quatre-vingt quatre, fils de Jean Perret et de Anne Marie Blanchard, célibataire, domiciliée à Saint-Symphorien-sur-Coise, (Rhône), le dit Nicolas Perret "Mort pour la France".

Dressé le vingt-huit avril mil neuf cent dix neuf, quinze heures, sur déclaration de Jean Bouillat, vingt-six ans, sergent et Joseph Floret, trente et un ans, soldat, tous deux à la 14ème Section d'Infirmiers militaires, domiciliés présentement en cette commune, qui, lecture faite, ont signé avec nous Emile Dorel Maire de Saint Genis Laval. Suivent les signatures.

Extrait certifié conforme. Délivré à Saint Genis Laval, le vingt-quatre Mai mil neuf cent dix-neuf, en exécution de l'article 80 du Code Civil pour la transcription au dernier domicile. Le Maire, signé Dorel.

Vu par nous Marius Galfard Juge de Paix du Canton de Saint Genis Laval pour la légalisation de la signature de M. Dorel apposée ci-contre et en la qualité par lui prise. St Genis-Laval (Rhône), le 28 mai 1919, signé Galfard.

Transcrit le trente-un décembre mil neuf cent dix-neuf, trois heures et demie du soir par nous Jean-Baptiste Marie Loste, maire de Saint-Symphorien-sur-Coise.

## 1 - 12 SEPTEMBRE 1914 SOISSONS OCCUPE PUIS LIBERE

## LE TEMOIGNAGE DE L'EVEQUE

On trouve dans le livre "Le martyr de Soissons" le témoignage de son évêque, Mgr Pechenard, sur les quelques jours d'occupation de la ville par les allemands puis sa libération par les français. Eugène GRANGE y arrivera le 17 octobre. EXTRAITS.

**Mardi 1 septembre** - Des soldats français dressent une barricade pour s'abriter et vers 11 heures, on entend une première, puis une deuxième fusillade très nourrie; ce sont nos soldats qui tirent sur les Allemands.

Vers cinq heures, la canonnade devient plus intense, et vers six heures, l'armée allemande entre dans Soissons au son de la musique. La plupart des troupes ne font que traverser la ville et continuent leur marche sur Château-Thierry ou Compiègne, c'est-à-dire vers Paris.

Le désarroi est général; il n'existe aucune administration régulière. La sécurité publique, les négociations avec le vainqueur, le soin des victimes de la guerre, l'alimentation de la population, tout est à l'abandon.

Cependant, les soldats répandus en ville commettent un grand nombre de vols et

d'actes de brutalité. Ils brisent les vitres, les glaces des magasins fermés et abandonnés; ils pénètrent la nuit, en armes, dans les maisons privées et y commettent des excès de toutes sortes. Plusieurs personnes sont maltraitées, quelques-unes même fusillées.

Le désarroi de la population est complet et général. Par suite de la destruction du pont de Saint-Vaast, les conduites étant rompues, plus d'électricité, plus de gaz, plus d'éclairage possible même au pétrole. Très contrariés de se trouver dans les ténèbres, les Allemands exigent que la municipalité fasse éclairer les rues.

**Vendredi 4** - Les Allemands font chaque jour des réquisitions exorbitantes. Un jeune lieutenant, aussi fat qu'arrogant, exige dans les deux heures, sous peine d'incendier la ville, 70.000 kilos de pain, 70.000 kilos d'avoine, 2.000 kilos de café, 1.000 kilos de tabac. La crainte règne partout. Les vivres manquent et déjà l'on redoute la famine. La malpropreté est très grande dans tout le faubourg, et, par ces chaleurs extraordinaires qu'il fait, on peut craindre une épidémie.

**Dimanche 6** - Depuis 4 h du matin, on entend résonner le canon du côté de

Château-Thierry, au sud de Soissons.

**Lundi 7 septembre** - Le temps reste splendide et très chaud. Toute la journée, depuis minuit, c'est un perpétuel raclement de camions automobiles, chargés de matériel, qui viennent du sud et remonte sur Chauny, Laon et Reims. Ils creusent de profondes tranchées sur la place de l'octroi, du côté de Belleu, à Saint-Vaast, à Cuffies, à Vauxrot, comme s'ils redoutaient d'être poursuivis.

**Mardi 8** - La ville est saisie d'une sorte de stupeur, causée par ce retour subit des Allemands.

**Jeudi 10** - Les signes d'une retraite générale se manifestent de plus en plus. Il y a de l'ordre mais pas de débâcle. Vers 11 h, recommence, dans la direction de Septmont, une canonnade très nourrie, qui se rapproche.

**Samedi 12** - Soudain des cris joyeux nous arrivent de la rue. Nous nous précipitons à la porte. Ce sont les Français ! C'est le 246ème régiment d'infanterie de réserve de Fontainebleau qui vient se loger en face de nous, à Saint-Léger les cris de : Victoire ! Victoire ! Vive la France ! retentissent. ■

## 1 - 9 novembre 1914

## EUGENE GRANGE

**1er novembre - A Soissons**, tout est dévasté. C'est triste à voir. Les taubes nous survolent journellement et de temps en temps quelques obus nous arrivent mais jusqu'à présent, ils n'ont fait aucun mal. On n'y fait plus attention.

**Jeudi 5** - Aujourd'hui, j'étais de faction vers un pont sur l'Aisne : des civils déménageaient leur literie d'une maison à l'autre, de l'autre côté, qui avait reçu un obus la veille. Quand les obus se sont remis à tomber, ils sont venus se réfugier vers moi dans mon trou. Heureusement pour eux car un obus a juste tombé où ils étaient et deux sommiers qu'ils allaient emmener étaient tout en miettes.

**Samedi 7** - J'ai reçu tout à la fois hier tes lettres du 26-27 et 29 octobre. Inutile de te dire avec quelle joie, car comme

pour toi, tes lettres sont toute ma vie. C'est si bon, si délicieux de lire tes chères missives toujours si affectueuses et si remplies de bonnes paroles. Quand le vaguemestre arrive, il est tout de suite entouré. Quand on n'a point de lettres on s'en retourne un peu penaud en se disant ce sera pour demain, mais quand on en a deux ou trois, comme moi hier, on est heureux pendant que les autres moins favorisés vous regardent d'un oeil jaloux et l'on cherche un petit coin bien tranquille pour lire les chères missives qui pour un instant vous ramènent au milieu des siens et au pays auquel on songe toujours.

Toujours le service de la garde : un jour de garde et un jour de repos. Nous sommes toujours logés à la caserne où nous avons pour coucher une pailleasse et un matelas et un polochon ou traversin. Aussi les jours qu'on a repos, au réveil, il y a toujours **bataille de polochons**. On est toujours de grands enfants et à nous voir chahuter, on ne

dirait pas qu'on est en guerre et à portée des obus des Boches. Cependant ne vaut-il pas mieux qu'il en soit ainsi que de se concentrer et se laisser aller à l'ennui ?

Nous n'en avons qu'un dans la **compagnie qui prend le noir**. Il a une frousse et les autres lui montent le coup que les Boches vont venir etc. Il s'est fait porter malade et le major lui ayant demandé ce qu'il avait, il lui a dit qu'il ne voulait pas prendre la garde parce qu'il avait peur quand les obus sifflaient. D'ailleurs on a creusé des abris pour les sentinelles. Les Boches nous ont bombardés depuis dimanche comme il faut. Lundi, ça a tué 4 artilleurs et blessé 7 civils. Le lendemain, 2 ouvriers civils ont été tués.

**Lundi 9** - Nous quittons notre cantonnement pour le petit village d'Acy à l'arrière et sommes remplacés par de l'Infanterie Territoriale, le 124ème, qui arrive de Nice. ■